

Il y a en agriculture la science et l'art. La science comprend les principes qui éclairent, dirigent la mise en pratique des procédés, perfectionnent les moyens d'action et montrent la manière d'améliorer ce que le hasard a fait découvrir. L'art, c'est l'application directe des méthodes de production, c'est la pratique des faits, c'est le métier; si le cultivateur ignore l'agronomie, il ne possède que l'art agricole, ou la partie mécanique du métier. Son système de pratique ne pourra pas servir de modèle utile, car il ne suffit pas qu'un mode de culture soit bon en lui-même, il lui faut de plus que ce mode tende sans cesse vers la perfectionnement, tout en se pliant aux circonstances dans lesquelles l'exploitation se trouve.

Notre agriculture ne peut se régénérer, devenir florissante, que par la transformation intellectuelle de son personnel, transformation qui, de son côté, ne peut s'opérer que par l'introduction, dans la masse des cultivateurs, d'une foule d'hommes jeunes, intelligents, possédant la science et l'art agricoles. eux seuls sont capables de comprendre et d'exécuter toutes les améliorations que, depuis un quart de siècle, on propose aux cultivateurs. Or, cette génération d'hommes intelligents et instruits ne peut se former ailleurs que dans les écoles spéciales d'agriculture.

Nous devons constamment, en agriculture, avoir en vue l'augmentation et l'amélioration des produits, afin de tirer du sol le plus grand bénéfice avec le moins de dépenses possibles. Pour parvenir à ce résultat, il est indispensable de connaître les principes qui font la base de cette production. Ensuite, le cultivateur possédant les connaissances suffisantes, doit marcher avec précaution, même en appliquant les meilleures méthodes, et surtout se garder de changer brusquement le système de culture qu'il veut modifier. Qu'est-ce donc, en effet, que la pratique nécessaire au chef d'exploitation? C'est l'habileté à appliquer la théorie conformément aux convenances de temps et de lieu; c'est la sûreté du coup d'œil pour apprécier l'opportunité de toutes les opérations, pour demander à chaque terre, à chaque situation, ce qu'elle peut produire, pour calculer le rendement des récoltes, pour juger des qualités, des défauts, des aptitudes et des besoins des animaux; c'est la facilité à se plier aux circonstances locales; c'est l'art de concevoir, de prévoir, de contrôler, d'organiser et d'administrer. Pour tout cela, il faut la science accompagnée de l'expérience.

Nous ne prétendons pas nier l'influence de l'exemple. Nous y croyons, au contraire, sans toutefois nous faire illusion sur sa marche toujours lente. Mais l'exemple ne peut marcher seul; il lui faut nécessairement un guide un flambeau pour l'éclairer. Ce flambeau, c'est la science; sans elle le meilleur praticien d'une localité devient un très pauvre cultivateur dans une autre placée dans des conditions différentes. Pour tant sa manière de faire et ses procédés de culture seront les mêmes. Pourquoi réussiront-ils dans un endroit et manqueront-ils dans un autre? C'est que le cultivateur qui ne possède pas la science agricole, ne peut raisonner sa pratique et l'approprier aux circonstances.

La science agricole est donc nécessaire et, par conséquent, les écoles spéciales d'agriculture doivent exister. Notre province en possède déjà trois; celle de

Sainte-Anne compte plus d'un quart de siècle d'existence.

On reproche cependant à ces institutions de n'avoir pas donné tout le résultat qu'on attendait d'elles. Ce reproche n'est peut-être pas tout à fait sans fondement; mais il est certainement exagéré. Plus de trois cents élèves sont passés par l'école de Sainte-Anne; sur ce nombre près des deux tiers cultivent et un très grand nombre nous font véritablement honneur. En effet, si dans la région du bas de Q. ébec, il s'est fait quelque progrès, progrès vraiment incontestable, il est dû surtout à l'école de Sainte-Anne et à sa ferme modèle.

Et si cette école n'a pas un succès plus marqué, la raison en est surtout qu'elle n'a jamais eu à sa disposition les ressources suffisantes. Puis elle a subi le sort de toutes les institutions nouvelles: en étudiant sérieusement la marche des institutions analogues en Allemagne et en France, on se convaincra facilement que leurs débuts ont été aussi laborieux que les nôtres.

Nous sommes dans la voie du progrès. Nos écoles d'agriculture, si l'on considère les moyens qui ont été mis jusqu'ici à leur disposition, ont eu d'heureux résultats. Régénérer l'agriculture d'un pays n'est pas le fait d'une année. Il faut donc, au lieu de songer à anéantir les institutions déjà existantes et qui ont donné des garanties de succès, songer plutôt à les améliorer et les mettre en état de correspondre plus complètement au but que l'on se propose.

L'on vante beaucoup, en certains lieux, les succès obtenus par l'école de Guelph. D'abord, que l'on considère que cette institution coûte annuellement au-delà de \$30,000 au gouvernement d'Ontario; tandis que l'école de Sainte-Anne n'a jamais reçu plus de \$2,000, par année. Puis, qu'il nous soit permis de dire que nous ne partageons pas entièrement la manière de voir des admirateurs de Guelph. Pour appuyer notre dire, nous pourrions citer les nombreux articles qui paraissent à ce sujet dans le *Farmer's Advocate*, journal publié à Ontario et qui fait autorité en cette matière. Nous n'hésitons pas à dire qu'une institution entièrement modelée sur l'école de Guelph n'est pas du tout ce qu'il nous faut dans notre province.

Il suffirait, croyons-nous, pour arriver à un résultat plus pratique, d'apporter dans nos écoles les modifications suivantes, c'est notre humble opinion que nous vous soumettons:

1o. Leur accorder la haute protection du gouvernement, les encourager, les rendre stables, au lieu de suspendre sur leur tête l'épée de Damoclès qui constamment menace leur existence. Il faut arriver à faire naître dans le public une grande confiance dans les écoles d'agriculture; alors les élèves seront nombreux et le succès certain. Pour cela, il faut mettre de côté les petites jalousies et la manie de vouloir toujours faire du neuf. Les écoles d'agriculture ont été une bonne chose partout, elles seront une excellente chose ici; qu'on les mette sur un pied convenable, voilà tout.

2o. Nous désirerions pouvoir disposer de vingt bourses au lieu de dix. Très souvent il nous arrive de refuser, faute de bourses, de bons sujets que nous ne pouvons avoir plus tard, parce qu'ils ont pris une autre carrière. L'augmentation des dépenses serait minime et l'effet des écoles double.